Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 35

Artikel: Dans le ravin
Autor: Fourrier, Eugène
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197711

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-septième année. N° 35 Samedi 2 septembre 1899.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton: 15 cent. — **Suisse:** 20 cent.
Etranger: 25 cent. — **Réclames:** 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le dimanche à Londres.

Tous ceux qui ont vu Londres en hiver et par la pluie en ont gardé une impression très défavorable. Ils parlent surtout du dimanche londonien comme d'une chose absolument lugubre. Taine, pourtant un des plus grands admirateurs de l'Angleterre, dit qu'alors la ville a l'air d'un immense cimetière et que la vue du brouillard vous donne le spleen, vous fait comprendre le suicide.

En été, par les beaux jours, comme j'ai pu m'en convaincre dans un récent voyage, le spectacle est tout à fait différent. Le mouvement de l'immense métropole diminue beaucoup, il est vrai, et les maisons gardent toujours la triste couche de suie qui gâte les plus beaux monuments, mais le soleil met de la gaîté dans les vastes artères de la ville et il y a bien des choses intéressantes à voir.

D'abord les églises où s'entassent des foules recueillies. Les cérémonies y sont fort belles et la musique de premier ordre. Les Anglais qui ont eu longtemps la réputation d'ignorer même la justesse, chantent au contraire très bien. C'est plaisir d'entendre leurs psaumes et leurs cantiques sous les voûtes de Westminster Abbey ou de St-Paul.

Au dehors, après le service, c'est dans les parcs que la vie dominicale se concentre, la vie mondaine et la vie religieuse, car les pelouses deviennent des lieux de culte où vont prêcher des pasteurs de toutes les confessions.

La vie mondaine est caractérisée par un défilé charmant de dames en grandes toilettes claires. Avec leur belle carnation rosée, leurs yeux de pervenche, beaucoup semblent des fleurs animées sous la verdure tendre des arbres. Autrefois les Anglaises s'habillaient très mal, aujourd'hui elles peuvent rivaliser avec les Parisiennes et les Viennoises. Tout au plus pourrait-on leur reprocher un goût excessif pour les couleurs trop voyantes : j'ai vu bien des verts et des jaunes qui m'ont choqué et m'ont semblé peu dignes de Ruskin et de la *Religion de la Beauté*.

La vie religieuse des parcs est très intéressante à observer, surtout pour un étranger; on y voit des spectacles qu'on ne rencontre dans aucun autre pays. A *Regent's-Park*, un immense parc où, par parenthèse, la ville de Lausanne danserait à l'aise, j'ai passé un après-midi à regarder et à entendre et j'ai vu des choses qui m'ont vivement intéressé. Vers quatre heures, quand la foule des promeneurs afflue, on voit arriver dans les allées et sur les pelouses des prédicateurs ou des *prédicatrices* populaires et des meetings religieux s'improvisent aussitôt. Le premier orateur que j'entendis était une femme d'une soixantaine d'années ; elle avait l'air absolument angélique, malgré les bandeaux neigeux encadrant sa figure et les rides de son front pâli. Une exquise douceur était répandue sur toute sa personne. Elle monta sur une chaise et, tranquillement, le regard perdu comme dans un rêve mystique, elle se mit à parler des devoirs du chrétien. Une cinquantaine de personnes l'écoutaient et buvaient ses paroles, empreintes d'une profonde foi. Quand elle eut fini, elle entonna un cantique que l'assistance chanta aussi, puis elle dit à ses fidèles de fermer les yeux, qu'elle allait prier. Après la prière, elle les congédia avec un sourire très doux, par ces mots qui me sont restés : « Maintenant, allez en paix au devoir et à la joie. » Et elle se perdit dans la foule.

Tout près de là, dans un autre groupe, je vis un matérialiste exposant ses idées antichrétiennes. Il était, lui aussi, monté sur une chaise et son regard était perdu dans le vide. Je crus d'abord qu'il faisait un sermon sur un texte biblique, mais je reconnus bientôt qu'il parlait contre l'immortalité de l'âme. Le piquant c'est qu'il invoquait constamment, non pas Hobbes et les matérialistes anglais, mais... je vous le donne en cent... la Bible elle-même. Cette manière d'argumenter me parut tout à fait couleur locale. A côté de lui se trouvait une vieille dame à l'air furieux, qui prenait force notes, je suppose pour pouvoir le réfuter. Il avait peu d'auditeurs et ses affirmations, pourtant peu orthodoxes, ne parurent choquer aucune autre personne. Ceux qu'ils contrariaient dans leurs opinions écoutaient deux minutes et s'en allaient en haussant les épaules.

Il y avait plusieurs pasteurs un peu plus loin, qui prêchaient dans d'autres groupes. Je ne les comprenais pas tous parce qu'ils parlaient en général avec une grande rapidité en avalant la moitié des syllabes. Les Anglais aiment beaucoup les abréviations. Ce qu'on appelle en philologie la *loi du moindre effort*, se trouve merveilleusement réalisé chez eux. Pour les étrangers qui savent l'anglais plus théoriquement que pratiquement, c'est un supplice.

Quelques-uns, cependant, parlaient très distinctement, en articulant bien, et j'eus du plaisir à les entendre. L'un d'eux, grand et maigre, tout d'une pièce, raide comme un bâton, le vrai type du clergyman des pièces de théâtre, donna lieu à une scène qui m'amusa beaucoup et me fit voir en même temps la grande tolérance dont on jouit en Angleterre. Il parlait fort tranquillement sur ce sujet peu passionnant : « Pour être bon Anglais, il faut être bon chrétien et honnête homme. » L'auditoire trouvait excellentes ses raisons et applaudissait. Tout à coup, voilà un individu ayant les allures d'un marin, avec des épaules carrées, la face rouge, de grosses mains calleuses, qui se met à protester. Il le fit en termes peu parlementaires, car je l'entendis qui criait : « Fermez votre bec ! Vous autres chrétien, vous êtes des bêtes ! » Je crus que les auditeurs allaient le boxer, mais ils se contentèrent de rire en haussant les épaules. Quant au pasteur, il s'arrêta, croisa tranquillement ses bras sur sa poitrine et lui dit sans colère : « Mon cher ami, quand vous aurez fini de brailler, je continuerai. »

Le protestataire fut démonté par ce flegme ; je le vis s'en aller l'oreille basse, un moment après. Je dois dire qu'il me parut avoir fêté Bacchus outre mesure.

Tous ces orateurs en plein vent avaient naturellement une éloquence tout à fait populaire, bien adaptée aux foules qui les écoutaient. Le dernier que j'entendis me frappa beaucoup sous ce rapport. Il parlait d'abord si distinctement que je ne perdis pas un mot de ses paroles. Puis il ne cherchait pas, comme on dit, midi à quatorze heures. Son sermon roulait sur ce lieu commun que les « mômeries ne servent à rien ; que pour faire son salut, il faut vivre chrétiennement, c'est-à-dire moralement. » A un moment donné, voulant illustrer son discours d'un exemple, il s'écria : « Voyez-vous, mes frères, quand j'irai là-haut, Dieu ne me demandera pas si j'ai été un bon théologien, mais si j'ai fait mon devoir de fils, d'époux et de père, si je peux le prouver, il me dira : Allons, entrez, entrez, Smith. »

Ce discours entremêlé de paroles joviales se tenait sur une voiture découverte où était entassée toute la famille du pasteur : la mère, une dizaine d'enfants, le fiancé d'une des filles. Evidemment l'orateur n'avait rien d'un Bossuet ou d'un Vinet, cependant il allait aux cœurs de ses ouailles. On sentait qu'ils étaient heureux d'entendre cette bonne parole, un peu terre à terre, mais loyale et convaincue.

C'est dans les églises d'Angleterre qu'on entend les grands orateurs britanniques, ici la parole est tout autre. Ces cultes improvisés des parcs sont cependant bien intéressants, sur ces pelouses d'un vert tendre, sous ces beaux arbres anglais où filtre pendant l'été une lumière pénétrante et douce.

HENRI SENSINE.

Dans le ravin.

Par une belle journée d'août, engagé dans un des sentiers pittoresques qui serpentent dans les bois de sapins entre Plombières et le Val-d'Ajol, un paysan cheminait.

C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, fort et robuste comme un montagnard ; il regagnait sa demeure, une ferme perdue dans la montagne.

Il revenait de la foire de Plombières d'où il ramenait du bétail ; il marchait d'un pas un peu alourdi, car il était fort encombré. Il portait sur son dos une grande chaudière en fonte destinée à la cuisson des pommes de terre ; de la main droite il tenait un long bâton ferré, de ceux dont on se sert pour les ascensions ; de la même main, il tenait encore une paire de poulets vivants attachés par les pattes ; de la main gauche, il traînait, au moyen d'une corde, un veau qui poussait des beuglements plaintifs.

Une jeune femme, une étrangère sans doute en villégiature dans les Vosges, s'était engagée derrière lui, dans le même sentier.

Pour dissiper les ennuis de la route, le paysan chantait à pleine voix une sorte de romance printanière sur un air langoureux :

Ce matin, ouvrant ma fenêtre,
J'ai vu les feuilles reverdir ;
Poussant un soupir de bien-être,
J'ai senti mon cœur s'ébaudir.
C'est le printemps qui nous ramène
Le chant des merles, des pinçons ;
Les fleurs vont tapisser la plaine,
Les bois, retentir de chansons.

Le paysan s'arrêta un instant pour se reposer ; l'étrangère fut obligée de l'imiter, car il barrait complètement le sentier qui était très étroit.

Quand il se remit en marche :

— Quel beau pays que le vôtre, dit l'étrangère qui cherchait un sujet de conversation.

— Vous trouvez, madame ?

— Je ne me lasse pas de le visiter ; je viens de Gérardmer dont j'ai exploré tous les environs ; le lac m'a laissé un souvenir ineffaçable ; c'est un des plus pittoresques que je connaisse.

J'ai beaucoup voyagé ; je suis Américaine.

— Je suis enchanté que nos montagnes vous plaisent, dit le paysan, flatté ; d'ailleurs, vous n'êtes pas la seule ; tous les ans, le nombre des touristes qui viennent visiter le pays augmente.

— Depuis quelques jours, je suis à Plombières, reprit la jeune femme, je suis ravie du paysage ; dès le matin, je pars en excursions, je rayonne dans tous les sens ; hier, j'ai visité Remiremont ; aujourd'hui, je vais au Val-d'Ajol et je ne sais rien d'aussi joli que ce sentier qui serpente à travers les sapins, surplombant ce ravin dans lequel nous descendons, un ravin noir et sombre qui donne le frisson.

Vous êtes heureux d'habiter un aussi beau pays.

— Je ne voudrais pas le quitter, quoique le climat soit rude et l'hiver un peu long ; nous sommes dans la neige pendant huit mois de l'année, mais nous y sommes habitués.

— La neige a sa poésie ; elle donne un aspect grandiose à la montagne.

— Par un beau soleil, dit le paysan, il n'y a rien de plus gai que la neige ; elle scintille comme du diamant.

Le veau se mit à beugler de plus belle.

— Qu'est-ce qu'il a pour gémir de cette façon ? demanda l'étrangère.

— Il a qu'il vient de quitter sa mère.

— C'est l'amour filial qui fait couler ses larmes ; cela part d'un bon sentiment.

— Les bêtes ont un cœur, observa le paysan.

— J'ai un chien que j'adore, reprit la jeune femme.

En devisant ainsi, ils arrivèrent au fond du ravin ; soudain le paysage changea et s'assombrit ; les arbres, touffus, serrés, laissaient à peine pénétrer le jour, un silence de mort régnait autour d'eux.

La tristesse les envahissait.

— Cela est lugubre, dit-elle.

— C'est le *Trou de l'enfer*, dit le paysan.

— Il est bien nommé ; on ne se sent pas en sûreté ici.

— A cette saison, il n'y a rien à craindre ; mais, en hiver, il y a les loups.

— Vous me faites frissonner.

— Rassurez-vous.

— J'ai peur, reprit la jeune femme.

— Peur de quoi ?

— Est-ce que je sais ! de vous ; nous sommes seuls.

Le paysan se mit à rire.

— Si vous aviez si peur que cela de moi, vous ne me suivriez pas depuis une heure.

— Alors nous n'étions pas dans ce ravin ; on entendait encore des voix humaines, on apercevait le soleil à travers les feuilles ; ici, plus rien ; je ne suis pas rassurée.

— Ne craignez rien, il n'y a que d'honêtes gens dans la montagne.

— Pardonnez-moi de vous faire part de mes craintes qui sans doute sont ridicules, mais une femme seule est excusable.

— Vous ne courez aucun risque.

— Vous êtes jeune, moi aussi, et s'il vous prenait fantaisie...

— De quoi faire ?

— De me faire une déclaration, par exemple.

— Que nenni ! C'est bon pour les godelureaux.

— Vous pourriez avoir envie de m'embrasser.

— Ah ! ah ! dit le paysan, riant aux éclats, comment pourrai-je faire, embarrassé comme je le suis ?

Je porte une chaudière qui pèse plus de cinquante kilos ; je tiens un bâton, deux poulets qui s'échapperaient aussitôt si je les lâchais, et mon veau, donc, que je mène en laisse ; si je m'avisais de lui laisser sa liberté, ne fût-ce qu'une minute, il s'enfuirait dans les bois et je ne pourrais jamais le retrouver.

Vous me la baillez belle.

Vous voulez vous gausser de moi, ma belle dame.

— En aucune façon, dit la jeune femme ; je le répète, si vous conceviez le moindre projet à mon endroit, il vous serait très facile d'y donner suite.

— Je voudrais bien savoir comment ? dit le paysan que les craintes simulées ou non de l'étrangère amusaient.

— Rien ne vous serait plus facile que de vous débarrasser des objets qui vous gênent.

Le paysan la regarda malicieusement.

— Comment donc que je ferais ?

— C'est une supposition que je fais.

— Bien entendu.

— Si vous enfonciez dans la terre votre canne ferrée et que vous y attachiez votre veau.

— J'aurais encore les poulets et ma chaudière.

— Si vous renversiez votre chaudière sur le chemin en plaçant vos poulets dessous, vous auriez les mains libres et vous pourriez m'embrasser, malgré ma résistance.

Le paysan s'arrêta.

— Mon père, dit-il, m'a toujours dit que toutes les femmes étaient rouées et que la plus innocente en remontrerait pour la malice à l'homme le plus rusé ; je vois qu'il avait raison.

Le paysan planta sa canne ferrée dans le sentier, il y attacha son veau ; il posa sa chaudière à terre et la renversa sur les deux poulets.

— Permettez-moi de vous complimenter pour votre artifice, dit-il, et, prenant la jeune femme dans ses bras, il lui ravit deux bons baisers.

Sans rien dire, il reprit sa chaudière, ses poulets, son bâton et son veau et il disparut dans le bois.

EUGÈNE FOURRIER.

Un souvenir du Sunderbund.

Un de nos abonnés nous communique la lettre suivante écrite par un Vaudois, absent du canton, à son capitaine, M. Dubois, à Lausanne. Nous reproduisons textuellement cette pièce écrite à la veille du Sunderbund ; malgré ses nombreuses fautes d'ortographe et sa simplicité, elle ne nous donne pas moins la preuve du dévouement et du patriotisme d'un bon citoyen.

Chaux de fonds, le 24

Monsieur et cher capitaine

Je prends la liberté de vous envoyé la présente pour vous prévenir que quoique abitans la Chaux de fonds depuis le mois d'avril, mont cœur n'en est pas moins resté au Canton de Vaud. L'honneur, tout comme les sentimens de mon devoir dans les moment critique et d'angereux ou nous nous trouvons moblige mon cher capitaine à vous prévenir que j'e suit complettement avos ordre et à ceux du payi aussi tot que vous le voudré vous gnignorer peut être pas que j'ai déja quité étans à Lausanne 4 fois ma famille et mon établissement pour la patrie j'ai passe le côlle 7 semaine j'ai été au camp de Bière avec vous j'ai aussi fait une campagne en 38 et passé impection fédéralle et si vous mappeller sa çera la cintiéme fois, quoique ma présence ici soit absolumens indispensable vut que j'e suis venu former une établissemen qui commence abien cheminer et que ce sera peut'être la ruine de cet établissemens si j'e suit dans lobligation de le laisser entre des mains étrangère et inabille cette égal j'e sacrifie tout a ce que j'e crois etre mon devoir et de l'honneur.

Veuillé mécrire dès que ma présence sera nécessaire et j'e part de suite vous tacherier de me faire avoir un fusil et des munitions en partans car quoique votre Frater, j'e ne connais pas de soldat sans arme en tans de guerre dans tous les payi on leur en donne mon beau frère H... qui est tous comme mois frater de la compagnie sera aussi tenu aussi bien que moi apartir (si nons partons) si il ne partait pas j'e me refuserai apartir aussi il y a assé de besogne pour deux sur tous en temps de guerre en attendans chère capitaine une ordre de votre part j'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect votre serviteur.

* * *

perruquier coiffeur

La lettre ci-dessus est ainsi adressée :

Monsieur

Monsieur Duboit capitaine de la compagnie des voltigeur de réserve descente douchy à Lausanne.

Le timbre de la poste porte la date du 24 août 1847. Pas de timbre-poste, nous n'en avions pas encore, mais un grand chiffre(6) six creutzer.

Maquillage des chevaux.

Le maquillage des chevaux est une déloyale industrie malheureusement pratiquée, à ce qu'il paraît, avec les ressources d'un art machiavélique.

On a cité l'exemple amusant d'un cheval blanc teint en noir et revendu au cavalier qui l'avait vendu. Une bonne pluie le fit déteindre et l'infortuné cavalier, après avoir pensé un instant qu'il avait la gloire de chevaucher un zèbre, dut se contenter de reconnaître que les maquignons lui avaient fait racheter la pauvre rosse dont il avait essayé de se défaire. En tout état de cause, le maquillage est la première opération que le maquignon fait subir au cheval qu'il vient d'acheter. Les crins de la crinière et de la queue sont égalisés, éclaircis par l'épilation, assouplis par les peignages prolongés, de façon à leur donner l'aspect fin et soyeux des crins des chevaux de race. Toute la surface du corps est passée à la tondeuse, mais le poil est laissé plus long là où il a des défauts à cacher, par exemple sur les plis trop apparents des muscles, sur ce qu'on appelle les « raies de misère. »

Le sabot est taillé, aminci dans la mesure du possible, afin de lui donner la légèreté du cheval élégant. Cette première toilette a déjà une influence considérable sur la bonne apparence du nouveau cheval.

La nourriture qu'il reçoit est appropriée à l'état d'embonpoint auquel il doit atteindre.

C'est un véritable engraissement artificiel obtenu au moyen de pâtes tièdes de son et de farine. On joint l'usage de préparations arsénicales, qui, comme on le sait, donne au cheval des formes arrondies, une sorte de bouffissure, produisant l'illusion d'une musculature puissante. Les fraudes relatives à l'âge des chevaux mis en vente sont des plus fréquentes. On sait que les chevaux atteignent leur valeur maxima vers cinq ou six ans ; il en résulte que les maquignons s'efforcent de vieillir l'aspect des jeunes chevaux et de rajeunir celui des vieux. C'est à la denture qu'on reconnaît l'âge des chevaux. Or, le maquignon parviendra, par exemple, à vieillir des jeunes chevaux en arrachant leurs dents de lait, ce qui hâte l'apparition de leurs dents de renouvellement.

Vallorbes en 1728. — Nous lisons ce passage dans une notice biographique sur Albert de Haller :

» Ce savant, méditant un ouvrage complet sur la botanique, entreprend, en 1728, avec son ami, le chanoine Jean Gessner, de Zurich, un voyage dans le Jura et visite le Pays de Vaud, le Valais et les Alpes bernoises. Une excursion de ce genre était alors une véritable entreprise. Les deux amis purent facilement s'imaginer qu'ils étaient les premiers qui eussent pénétré dans ces vallées ignorées. En traversant le village de Vallorbes pour se rendre aux sources de l'Orbe, ils trouvèrent une population si primitive qu'elle ignorait encore l'usage des cuillers et des fourchettes.

La voix chez la femme. — Une grosse voix est, dit-on, le signe distinctif d'une femme commune ; dans tous les cas, rien ne cause une impression aussi désagréable que d'entendre une voix enrouée ou criarde sortir des lèvres d'une jeune et jolie femme. Le contraste est si choquant ; il y a une telle différence entre ce qu'on entend et ce qu'on attendait, qu'on est désenchanté sur l'heure. — Il semble que la femme, dont la voix est rude et criarde, ne puisse être douce et bienveillante. – Je dirai plus : on a peine à croire à sa bonne éducation, malgré son élégance et ses manières.

Certes, cette sévérité serait souverainement